
L'entre-deux culturel dans *Sweet, Sweet China* de Felicia Mihali et *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb

Fanny Mahy

The University of Western Ontario

Il y a des gens qui disent : « Que représente votre tableau ? [...] Ces gens-là ont l'air d'ignorer totalement que ce qui est ENTRE la pomme et l'assiette se peint aussi. [...] C'est justement le rapport de ces objets entre eux et de l'objet avec l'« entre-deux » qui constitue le sujet.

Georges Braque, dans un entretien avec Georges Charbonnier, *L'Express*, 2 juillet 1959.

INTRODUCTION

L'époque contemporaine est encline aux voyages, au dépaysement, au dépassement des frontières, à la découverte d'autres horizons et d'autres cultures. Ces déplacements ouvrent un paysage social nouveau, mais plus encore une perspective inédite, celle de l'entre-deux, apparue à partir de la phénoménologie qui, selon Noëlle Batt, « ne peut pas parler de l'existence pure sans parler de la perception de cette existence » (1994 : 39). Daniel Sibony définit le concept en établissant ses caractéristiques, distinctes de celles de la différence :

L'entre-deux est une forme de coupure-lien entre deux termes, à ceci près que l'espace de la coupure et celui du lien sont plus vastes qu'on ne croit ; chacune des deux entités a toujours déjà partie liée avec l'autre. La différence apparaît comme un entre-deux trop mince, elle coupe là où c'est la coupure même qui ouvre l'espace d'un nouveau lien. (1991 : 11)

L'entre-deux invite dès lors à établir des rapports, des connexions

plutôt que des différences radicales et réductrices. Le voyageur investit réalité et imaginaire, il se situe entre deux temporalités : celle qui précède et celle qui suit son départ, entre deux espaces : celui expérimenté dans le présent et celui qu'il rejoint par la pensée. Souvent, l'exilé, au sens du voyageur qui a « volontairement ou non changé de résidence » et expérimente un sentiment de dépaysement (entrée « exilé », subst. TLF), se situe dans un entre-deux linguistique, et plus largement, social. Une étude sociocritique – entre-deux sociologie-littérature- portant sur le roman-voyage permettrait selon nous d'approfondir et d'enrichir la notion interstitielle qui prendrait forme, gagnerait force et consistance dans les représentations littéraires sensibles de l'expérience humaine. Dans un effet boomerang, la consolidation du concept de l'entre-deux se révélera prolifique pour une analyse riche, fine, plurivoque et instable des abondantes productions littéraires francophones du voyage et de la migrance. À partir de l'autofiction *Sweet, Sweet China* (2007) de Felicia Mihali et de l'autobiographie *Stupeur et tremblements* (1999) d'Amélie Nothomb, nous démontrerons que l'exil, plus qu'un déplacement spatial, se révèle mouvement dans l'entre-deux culturel. Felicia Mihali, écrivaine canadienne d'origine roumaine, vivra en Chine pendant une dizaine de mois qu'elle dédiera à l'enseignement du français pour les apprenants chinois désireux d'émigrer au Québec. Elle rapporte cette expérience dans *Sweet, Sweet China*, roman à la construction fascinante qu'elle dédie aux immigrants. *Stupeur et tremblements* est l'aventure à la fois réaliste et humoristique d'Amélie Nothomb, écrivaine d'origine belge qui occupera un poste de traductrice au Japon dans la puissante entreprise Yumimoto. Chacun de ces romans répond à la définition de l'interculturalité proposée par Sylvie Loslier :

Pour qu'un roman puisse être dit traiter des relations interculturelles, il faut que le thème de l'altérité soit au centre même du récit et qu'il y ait une interaction entre groupes culturels, que la relation interculturelle soit au cœur du roman et lui serve de moteur. (1997 : 11)

ENTRE-DEUX CULTURES : ENTRE TRAGIQUE ET COMIQUE

Quitter son pays, le sol sur lequel on a pris racine, c'est aussi quitter des conventions, des us et coutumes constitutives d'une culture particulière. Nous examinerons ici le domaine de l'entre-deux mœurs et des facultés d'adaptation aux nouveaux repères quotidiens. Felicia

Mihali et Amélie Nothomb ont pris l'aventureuse décision de s'éloigner temporairement de leur pays d'origine. Il s'agit d'un double exil pour F. Mihali, citoyenne canadienne d'origine roumaine s'expatriant en Chine. A. Nothomb effectue plutôt un retour aux sources car elle est née au Japon et y a passé les cinq premières années de sa vie. Quelles que soient les motivations de leur départ respectif, chacune a expérimenté cet espace de l'entre-deux culturel, qui se matérialise dans un mouvement de va-et-vient entre les coutumes du pays d'origine et celles du pays d'accueil. D'abord, elles jugeront le pays visité de leur point de vue d'étrangère ; au fur et à mesure qu'elles s'adaptent aux nouveaux usages, celui-ci se déplacera jusqu'au stade du développement d'une capacité à tourner un regard critique vers le pays dont elles sont citoyennes. La vision étrangère – comme l'avait déjà remarquablement illustré, à des fins critiques, Les Lettres persanes de Montesquieu (1965)- permet de dégager les caractéristiques spécifiques à un pays et sa conception des normes sociales établies. Quand Amélie se rend pour la première fois à l'entreprise Yumimoto, elle déclare : « Rien n'est plus normal, quand on débutait dans une compagnie nipponne, que de commencer par l'ôchakumi – "la fonction de l'honorable thé" » (ST 18). En effet, dans les entreprises japonaises, les hommes disposent de femmes dévouées, « surnommées ôchakumi lorsque leur activité essentielle est de servir le thé à leurs collègues masculins payés plus cher qu'elles ». (<http://www.trek-japon.com/2007/02/02/28-le-travail-au-japon>) Si Amélie est capable d'attribuer ce caractère de spécificité à une coutume qui apparaît normale à un Japonais, c'est qu'elle a effectué une comparaison mentale avec la Belgique où ce rite est inexistant. Elle se situe, en procédant à ce mécanisme imperceptible, dans un entre-deux mœurs. Elle se prête de bonne grâce au protocole, avec autant de zèle qu'en montrerait une Japonaise, mais très vite, sa différence lui sera rappelée ; après qu'elle eut servi le thé pour une délégation de vingt personnes, elle fut sévèrement réprimandée :

– Taisez-vous ! De quel droit vous défendez-vous ? Monsieur Omochi est très fâché contre vous. Vous avez créé une ambiance exécration dans la réunion de ce matin : comment nos partenaires auraient-ils pu se sentir en confiance, avec une Blanche qui comprenait leur langue ? (ST 19)

Ses efforts d'adaptation à la nouvelle culture sont anéantis par le rejet du supérieur autochtone qui l'enferme dans son statut d'étrangère. Dans sa différence et sa ressemblance, Amélie reste une étrangère qui doit sans cesse s'interroger sur le comportement à adopter dans son nouvel environnement. À ce sujet, Sylvie Loslier dira que :

Chaque culture en tant que système cognitif apprend ainsi à ses membres un ensemble de comportements à la fois communs à tous et particuliers au groupe, qui le distinguera des autres. Elle prévoit des attitudes pour les diverses situations de la vie. Elle indique comment on doit agir et se comporter à l'égard de l'autorité, vis-à-vis des parents, amis ou étrangers, face à la vie ou à la mort. (1997 : 20-21)

Les usages culturels sont liés à la topographie, tout déplacement significatif dans l'espace correspondant à un mouvement parallèle des traditions et coutumes. Les différences culturelles sont des divergences, des écarts de degré pouvant aller jusqu'à l'opposition radicale. Amélie se trouve pour la première fois dans des situations où elle agit conformément à son éducation originale, c'est-à-dire à l'opposé du comportement que la nouvelle culture prescrit. Elle se rend compte de sa maladresse : « Je m'étais rendue coupable du grave crime d'initiative » (ST 28). En Occident, l'initiative en entreprise est extrêmement valorisée, tandis qu'au Japon, chaque employé est tenu de se conformer aux fonctions qui lui sont attribuées, on n'attend ni plus ni moins de lui. Amélie va pécher à plusieurs reprises ; d'abord, parce que l'entreprise la laisse désœuvrée, elle va s'attribuer une fonction : la distribution du courrier. Elle sera réprimandée pour avoir cherché à voler le travail d'un autre. Une même action peut donc être interprétée de deux manières absolument opposées d'une culture à une autre, elle est la démonstration d'un esprit d'initiative chez les uns, une tentative de vol chez les autres. Plus tard, Amélie va collaborer avec Monsieur Tenshi qui lui propose de rédiger un rapport sur la consommation du beurre chez les Belges. Son travail est reconnu excellent par son adjoint. Ce qui lui aurait certainement valu une promotion en Belgique s'avèrera une effroyable erreur au Japon. Fubuki, supérieure directe d'Amélie, dénonce la collaboration clandestine auprès de ses propres supérieurs qui, dans une effroyable colère, invectiveront les deux malheureux. Monsieur Tenshi est formel, mais pour Amélie ce triste épisode signe à jamais son impossibilité de monter dans la hiérarchie de l'entreprise. Les suites confirment sa prédiction ; à cause de ses erreurs interculturelles, Amélie entame une descente vertigineuse jusqu'au plus bas échelon de Yumimoto ; elle est ravalée au rang de dame pipi.

Stupeur et tremblements montre avec force comment le manque de maîtrise des codes sociaux porte préjudice à l'individu. Le rapport à l'autre est déterminant, et l'étranger apparaît à cet égard comme un handicapé relationnel ; parce qu'il commet des bévues, il prend rapidement conscience qu'il doit sans cesse opérer un transfert entre son

passé social et son nouvel environnement. Il se situe donc dans l'espace de l'entre-deux culturel, où toute démarche est boiteuse et sujette au doute. Aussi l'étranger doit-il en permanence s'interroger sur sa conduite, se demander comment ses faits, ses gestes et ses dires seront interprétés dans son nouvel environnement. Nous percevons une évolution adaptative chez Amélie qui commence par commettre des erreurs avec candeur et naïveté, et qui chemine progressivement vers davantage de contrôle d'elle-même, capacité acquise à force d'expérience et de réflexion sur ses déconvenues. Ses rapports avec Fubuki, sa supérieure directe, sont empreints de tension, et illustrent l'idée de Sylvie Loslier, à savoir que « la présence d'un différent de soi, en effet, constitue une menace » (1997 : 28-29). Amélie et Fubuki sont chacune un véritable danger l'une pour l'autre. Amélie est d'abord dangereuse de par sa méconnaissance des usages nippons, elle le devient encore davantage quand elle s'y initie. Quant à Fubuki, elle profite de sa supériorité hiérarchique qu'elle solidifie encore davantage par l'attitude de l'autochtone qui sait comment agir et se comporter avec assurance, écrasant alors en toute facilité l'handicapée relationnelle qu'est l'étrangère.

Nous ne rendrions qu'un compte partiel de l'interculturalité à l'œuvre dans les deux romans si nous traitions exclusivement de l'importance conflictuelle en omettant la dimension comique qui l'est souvent, davantage dans la perspective de la réception du lecteur que de celle du personnage. Les décalages sociaux entraînent nombre de situations inattendues et cocasses. Augusta – l'alter ego de Felicia Mihali dans le roman *Sweet, Sweet China* – demande à ses étudiants chinois de rédiger de petites compositions en français.

Sujet : Qu'est-ce qu'il faut faire pendant une tempête de neige au Québec ?

Leurs réponses :

Rester à la maison et dormir.

Fermer les portes et les fenêtres.

Boire beaucoup d'eau chaude.

Jouer avec la neige.

Les solutions d'Augusta étaient :

Pelleter rapidement la neige de l'entrée avant qu'elle ne gèle et devienne une plaque de glace.

S'habiller chaudement pour aller à l'extérieur.

Se couvrir le visage. [...] (SSC 60)

L'inadéquation des réponses provoque un effet comique ; Augusta

connaît le phénomène des tempêtes de neige qui fait partie de son quotidien à Montréal, elle sait qu'il faut alors penser à se sécuriser en se couvrant et en protégeant les alentours de l'habitation. Les Chinois, qui n'ont jamais expérimenté de telles intempéries hivernales, pensent soit à s'enfermer chez eux pour dormir comme s'il s'agissait du déluge de la fin des temps, soit à jouer avec la neige. Cette deuxième option est d'autant plus comique qu'elle ne répond pas à la question de ce qu'il faut faire – pour sa sécurité – mais de ce qu'il est envisageable de faire – pour se divertir. Rappelons qu'au sujet des sources du rire, Bergson distingue trois procédés comiques : la répétition, l'inversion et l'interférence des séries (1950 : 68). Nous identifions ce troisième processus dans l'extrait cité : la première série mentale serait celle d'Augusta, de citoyenneté et culture canadienne, la seconde celle des Chinois qui perçoivent le monde en fonction de leur propre culture, en l'occurrence asiatique. C'est l'entre-deux séries de réponses qui est à la source même de la dimension comique. La réciprocité de la situation d'étranger confère un double intérêt culturel au roman *Sweet, Sweet China*. Augusta est étrangère en Chine, mais ses étudiants chinois sont étrangers à Augusta et à la culture qu'elle représente. Comme ils souhaitent émigrer au Québec, ils doivent eux aussi montrer de la bonne volonté et faire des efforts pour s'adapter à leur professeur. La situation d'étranger étant symétrique, il y a multiplication de sources d'incompréhension et de malentendus, ainsi que redoublement de situations comiques essentiellement produites par l'entre-deux séries culturelles. Quitter son pays pour en habiter un autre entraîne nécessairement des changements de comportements, de pensée, de jugement, de perception du monde. Le phénomène d'adaptation et d'acculturation est inévitable. Augusta et Amélie ont vécu toutes les deux la difficulté de ce processus où le tragique confine avec le comique.

ENTRE-DEUX LANGUES : JE PARLE DONC JE SUIS

La langue constitue l'une des difficultés les plus importantes pour le dépaycé. Sans sa maîtrise, il ne peut ni être compris, ni se faire comprendre. La langue d'apprentissage le confronte constamment à sa langue d'origine. Les situations d'Amélie et d'Augusta diffèrent radicalement du point de vue linguistique. Amélie a passé les premières années de son enfance au Japon et a appris la langue nippone. Avec le programme linguistique suivi pour entrer dans l'entreprise Yumimoto,

elle parvient très vite à une excellente maîtrise de la langue. Ironiquement, son éloquence lui sera reprochée comme un travers et son supérieur lui demande de faire comme si elle ne connaissait pas le japonais pour ne plus embarrasser les partenaires commerciaux éprouvant un réel malaise devant cette jeune étrangère comprenant leur conversation. Augusta se trouve dans une situation linguistique plus délicate ; sa langue maternelle est le roumain, elle maîtrise les deux langues officielles du Canada, mais pas le chinois : « J'avais espéré vivre ici en anglais, mais [...] personne ne comprend d'autre langue que le chinois » (SSC 20). Elle est entourée d'un peuple qu'elle ne peut pas comprendre : « Les gens me semblent ici aussi impénétrables que les bâtiments » (Idem). C'est une situation à la fois étrange et effrayante qui donne le sentiment d'être seul, différent de tous, incompris. Non seulement Augusta est incapable de comprendre ses pairs, mais elle souffre de ne pouvoir rien comprendre de tous les messages qui l'entourent : « Je suis désespérée de ne pouvoir lire les affiches, les réclames et les inscriptions. Je n'y comprends qu'un signe par-ci par-là, mais je ne peux aucunement leur donner un sens » (Idem). Cette citation est représentative de l'esprit du roman *Sweet, Sweet China*. Augusta y exprime son incapacité à comprendre son environnement, tant humain qu'urbain, mais elle nous donne aussi accès à son ressenti d'étrangère expérimentant l'incompréhension linguistique et nous confie le sentiment de désespoir qui l'envahit. Là réside le pouvoir de la littérature : nous n'avons pas accès à des données objectives, neutres et froides, nous vivons l'interculturalité dans le mouvement de la vie en accompagnant Felicia à travers ses déambulations en Chine. Nous éprouvons tout ce que la vie dans un pays de langue étrangère comporte d'angoissant. Esther Heboyan-De-Vries dira à ce propos que : « [...] dans tous les domaines de recherche, on place le bilinguisme entre deux pôles extrêmes, celui de l'épanouissement et de l'accomplissement et celui de la frustration et de l'insécurité » (2001 : 7). Dans nos deux romans, et plus encore dans celui de F. Mihali, le bilinguisme est certainement beaucoup plus proche de la dépossession, de l'inassouvissement langagier, de l'instabilité et du danger, mais ce sont précisément ces difficultés qui permettent à la voyageuse de se réaliser, de s'accomplir et de se dépasser, non dans l'intégration à la nouvelle culture, mais dans la réalisation d'une mise en récit qui permet de poser des mots, qui autrement font cruellement défaut.

La chose la plus délicate de la cohabitation humaine, dit Augusta dans son

cahier, est de t'asseoir devant ton semblable et de ne pas comprendre sa langue en sachant qu'il parle des mêmes choses que toi. Bizarrement, l'être humain est la seule espèce dont les individus ne peuvent pas communiquer librement entre eux, alors que cela est impossible dans le monde des animaux. (SSC 96)

Augusta exprime son sentiment de surprise face à un phénomène bien connu mais dont on n'a réellement conscience qu'une fois expérimenté. Elle appréhende la langue comme une prison, elle est la proie d'un système de signes qui entrave sa liberté d'expression au sein de l'espèce humaine dans son universalité. L'impossibilité de s'exprimer enferme l'étranger dans un statut d'inexistence. Dans les relations sociales, « je parle » équivaut à « je suis », l'étranger en difficulté linguistique se sent dès lors transparent et non visible dans la communauté rejointe. Il est incapable de comprendre ce qui est dit, inapte à participer à la conversation, il n'est plus qu'un corps. Quand l'individu communique, le corps disparaît pour ne plus laisser entendre que la parole, mais quand il est réduit au silence, la présence de son corps devient évidente. L'impossibilité de communiquer implique la non-reconnaissance de l'individu, source certaine d'une image dépréciative de soi. Selon Lipiansky, « la recherche de reconnaissance s'exprime à partir de quatre états psychologiques, [...] le besoin d'existence, [...] le besoin d'inclusion [...] le besoin de valorisation [...] le besoin d'individuation » (1997 : 164). L'étranger en situation de trouble linguistique éprouvera moult difficultés à assouvir son besoin d'existence, il risque d'apparaître comme un être inconsistant et ressent souvent l'état d'exclusion qu'est le sien comme une dévalorisation. Augusta ne parviendra pas à s'intégrer dans la communauté chinoise, les seuls contacts avec la collectivité asiatique sont ceux qu'elle se doit d'établir dans sa fonction d'enseignante. Elle tissera des liens sociaux avec les apprenants chinois qui vivent eux aussi les tracas et frustrations linguistiques. Son roman permet de saisir l'intensité de la détresse psychique – variable selon la durée du séjour- de l'étranger placé en situation d'entre-deux linguistique. Pour survivre, Augusta quitte de plus en plus fréquemment le monde réel dans lequel elle ne trouve pas sa place et se réfugie dans l'univers rassurant de la fiction télévisée qui lui permet de vivre, par procuration, de grandes et palpitantes aventures...

L'entre-deux linguistique est doublement présent dans le roman de F. Mihali ; Augusta éprouve les difficultés à vivre dans un pays dont la langue lui est inconnue mais c'est plus encore dans la pratique de

l'enseignement du français aux apprenants chinois qu'elle entre dans cet espace. Elle se situe entre deux langues, d'un côté, le français qu'elle maîtrise et enseigne, de l'autre, le chinois qu'elle doit nécessairement prendre en compte pour appréhender les difficultés d'apprentissage de ses étudiants. Une langue est un système qui fonctionne différemment de tous les autres systèmes ; ne décomposant pas le monde à l'identique, les langues en donnent une vision particulière. Le Chinois, par exemple, ne découpe pas les couleurs de la même façon que l'Occidental, il est donc vain de chercher à calquer une langue sur une autre, il n'y a pas de concordance exacte mais sans cesse des déplacements à opérer, d'où la réelle complexité et le défi de l'apprentissage d'une langue. La narratrice se dédie à une mission délicate ; l'enseignement du français aux étudiants chinois est un véritable défi dont elle rend compte dans le roman : « Elle doit vaincre l'opposition de leur esprit logique, pour lequel le féminin et le masculin, le singulier et le pluriel n'ont aucune raison valable d'être séparés » (SSC 33). L'emploi du verbe « vaincre » insinue le combat mené entre le professeur et ses étudiants. Leur esprit n'a de logique que ce que la langue chinoise leur a inculqué de méthodique. La langue française se fonde sur une géométrie linguistique radicalement différente. Augusta s'efforce de faire comprendre à ses étudiants qu'ils doivent cesser de systématiquement se référer à leur langue maternelle pour juger de la langue française et progressivement, parvenir à se diriger vers le français sur l'axe de l'entre-deux linguistique. Augusta et ses étudiants se confrontent autant à leur langue d'origine qu'à celle de l'apprentissage. L'entre-deux langagier se manifeste par la parole, mais aussi par le langage non verbal. Le défaut de la première rend toute son importance au second. Sylvie Loslier remarque à juste titre que :

La littérature donne toute une gamme de nuances au langage qui traduisent autant d'attitudes : le timbre et le ton de la voix, la qualité du silence – hostile ou complice-, le type de rire, l'absence de réponse ou le refus de poser des questions, la façon de regarder l'autre ou de faire comme si on ne le voyait pas, le froncement des sourcils [...] (1997 : 99)

Le roman de Felicia Mihali pourrait faire l'objet d'une analyse portant exclusivement sur le langage non verbal. Nombreuses sont les situations où rien n'est dit, tout est compris. Augusta ressent la haine des Chinois pour les étrangers, les serveuses du restaurant où elle s'installe lui font comprendre qu'elle est indésirable en ne daignant pas la servir : « Humiliée, elle sort du restaurant suivie par le regard triomphant des serveuses et des quelques clients qui l'ont dévisagée sans

gêne : ils gagnent contre elle la bataille pour la nourriture, qui a toujours été terrible dans ce coin du monde » (SSC : 233). Aucun échange verbal, cependant une communication des plus efficaces a eu lieu.

ENTRE-DEUX IDENTITAIRE : L'INTÉGRATION ENTRE DÉSIR ET RÉSISTANCE

L'exilé entre dans un espace qui interroge son identité, il doit se situer sur l'axe des attitudes d'assimilation et de résistance à la nouvelle culture. Son rapport à autrui est problématique, la solitude est le lot commun des héroïnes de *Sweet, Sweet China* et Stupeur et tremblements. L'identité est remise en question chez l'exilé qui balancera entre deux attitudes face aux nouvelles mœurs : l'assimilation, qui consiste en une modification de comportements en vue de s'intégrer au nouveau groupe social, et la résistance, qui est au contraire un processus de démarcation, une revendication à la conservation de ses traits culturels originaux. Le mode de vie est un choix conscient d'acceptation ou de rejet des valeurs du nouvel environnement social. Il s'agit d'une problématique identitaire dans le sens où une modification des caractéristiques de l'individu se produit. Le Trésor de la Langue Française définit ainsi le terme « identité » : « caractère de ce qui demeure identique ou égal à soi-même dans le temps (identité personnelle) ». Le changement de pays, d'environnement social produit inmanquablement des modifications internes chez le sujet voyageur. Certaines caractéristiques vont demeurer, d'autres se modifier, voire disparaître, dès lors il y a mouvance dans l'identité. Il n'y a en aucun cas perte identitaire, néanmoins, l'exilé peut éprouver ce flottement du « moi » comme une menace, il a besoin de sentir une identité forte et solide, alors qu'elle est en période de mutation, donc fragile. Augusta a conscience des modifications identitaires qu'implique la vie à l'étranger. Au début de son roman, elle évoque sa migration de la Roumanie au Québec et liste les habitudes qu'elle a conservées de son pays originel, ainsi que ses difficultés d'adaptation au pays d'accueil : « [...] De plus, je n'achète pas beaucoup, [...] je lave la vaisselle à la main, je fais sécher le linge au soleil, quand il y en a, et dans le garage en hiver, j'économise l'eau et l'électricité, je fais la cuisine chaque jour » (SSC 13). Elle rend compte ici d'aspects identitaires propres à son origine et de sa résistance à la culture nord-américaine. Selon Pierre Bertrand, il est important de

« comprendre que l'exil de l'homme ne s'effectue pas uniquement par rapport au monde, mais par rapport à lui-même » (1992 : 43). Il ne s'agit évidemment pas de nier l'exil spatial, géographique, qui modifie considérablement la scène de vie de l'exilé, mais bien que cet exil apparaisse le plus évident, le plus concret, le plus palpable, c'est l'exil intérieur qui est le plus significatif. Chaque expatriation est vécue différemment, à cet égard, la littérature de témoignage à laquelle appartient *Sweet, Sweet China* et *Stupeur et tremblements* est précieuse pour la compréhension des états psychiques ressentis par le déraciné. L'exil est vécu autrement selon qu'il a été subi ou choisi, la même expérience variera considérablement d'un individu à l'autre, selon le degré d'ouverture qu'il établira vis-à-vis de la culture dans laquelle il s'intègre ou pas. L'exil est donc une expérience personnelle, unique, interne, dont la littérature est la plus à même de rendre compte.

Cohabiter avec les autres est parfois malaisé y compris au sein de sa propre société ; coexister quand on est en position d'étranger se révèle encore plus délicat. *Sweet, Sweet China* et *Stupeur et tremblements* constituent deux témoignages où les tensions interpersonnelles et identitaires sont vives. Chacun met en relief ce que Martine Abdallah-Pretceille postule : « [...] la culture est davantage un espace social et relationnel » (2005 : 18). Quitter son pays pour un autre, c'est essentiellement quitter une société pour une autre. Dans les deux romans, les auteurs ne s'attardent jamais longtemps sur l'architecture du pays, sur ses particularités territoriales, sur ses attractions touristiques, il s'agit plutôt d'une expérience fondamentalement humaine. Chacun relate l'aventure d'une étrangère qui se sent entourée d'étrangers, et qui tente, avec plus ou moins d'efforts et de succès, de s'intégrer dans cette communauté humaine. Pourquoi leur rapport aux autres est-il si problématique, impossible ou pervers ? C'est que la différence est source de polémique. Tout ce qui est commun rassemble, tout ce qui est différent écarte. D'une part, l'étranger est tiraillé entre les siens et la communauté nouvelle, il est toujours du côté de ses origines, qui est partie intégrante de son identité. D'autre part, il est en contact avec une société différente et ce mélange hybride provoque nécessairement des incompréhensions de part et d'autre de la relation, qui débouchent sur de véritables conflits chez Amélie et sur un isolement maladif chez Augusta.

Amélie et sa supérieure Fubuki vivent une expérience interculturelle des plus passionnantes, illustrant toute la difficulté des

rapports humains. Chacune pense, agit et se conduit selon les codes de sa propre culture, qui diffèrent radicalement. Pendant que Fubuki est sévèrement réprimandée par son supérieur direct sous le regard de ses collègues, Amélie éprouve une réelle empathie pour elle. Une fois l'orage passé, Fubuki court se réfugier aux toilettes pour laisser libre cours à ses larmes. Amélie s'empresse de la rejoindre pour la consoler. Fubuki perçoit l'intrusion d'Amélie qui s'offre le spectacle de ses larmes comme un acte de pure malveillance visant à lui faire consommer sa honte plus profondément encore. Sa haine pour l'étrangère s'accroît toujours plus au fur et à mesure qu'Amélie commet des impairs qu'elle ne reconnaît pas immédiatement comme interculturels. À la fin du roman, Amélie relate avec beaucoup d'humour l'épisode de ses adieux à son supérieur Omoki qui insiste grossièrement pour lui faire manger de son chocolat au melon, grande spécialité japonaise. Elle manifeste un dégoût pour ce chocolat vert auquel elle n'est pas habituée : « Il suffisait de voir l'expression de monsieur Omochi pour comprendre que les bonnes relations belgo-japonaises étaient en train d'en prendre un coup » (ST 179). Elle finit par céder : « Qui eût pu croire que manger du chocolat vert constituerait un acte de politique internationale ? » (Idem). Dans ce contexte, le chocolat au melon est symboliquement représentatif de la culture japonaise, et c'est pourquoi Monsieur Omochi se met en colère devant les refus répétés d'Amélie. Il est dans une perspective d'assimilation forcée de sa culture.

Augusta ne connaîtra pas de conflits aussi ouverts, mais elle a un sens de l'analyse subtil, qui lui permet de percevoir toutes les nuances de sentiments à son adresse. Elle ressent la haine de son étudiant Han, révolté de ce que les pays riches, auxquels il associe Augusta, exploitent le travail de ceux moins développés : « Il ne veut plus être associé à cet exotisme qui cache la réalité du vrai peuple miao, peuple au sein duquel les femmes cousent pendant des mois une broderie qu'Augusta a obtenue pour vingt dollars » (SSC 83). Cet extrait montre comment le plus innocent des faits de l'étranger, en l'occurrence, l'achat d'une broderie, peut être interprété comme un acte détestable et condamnable par les résidents du pays. L'exil dans un pays étranger est, bien plus qu'un changement territorial, un déplacement dans un cercle communautaire à vision parfois radicalement différente, entraînant assurément des rapports sociaux tendus, fragiles et délicats.

Il s'ensuit qu'Amélie et Augusta souffrent de leur rapport à l'autre qui se décline souvent de la simple incompréhension jusqu'au conflit

ouvert et déclaré, ce qui se traduit par un sentiment d'isolement. La solitude est constituante de la condition humaine, mais celle du voyageur est amplifiée, c'est-à-dire qu'à sa solitude originelle se joint celle de l'étranger qui sent avec acuité sa différence avec ses congénères desquels il est incompris, voire exclu et rejeté. Il peut alors développer une tendance à se réfugier dans le passé de ses origines, se situant dans un entre-deux temporel qui le sécurise. Gina Stoiciu dira à ce propos que : « sans doute les immigrants sont des êtres contradictoires ; avant leur départ, ils pensent beaucoup à l'avenir et après, ils sont obsédés par le passé » (1992 : 103-04). Nous verrons que dans les deux romans qui nous intéressent, le refuge dans le passé n'est pourtant pas manifeste, car Amélie et Augusta trouvent d'autres recours pour supporter ou fuir leur situation présente. Amélie réagit avec détachement et humour, elle est capable de comprendre et d'analyser ses maladroites. Son regard critique et enjoué lui permet d'établir une relation très forte avec elle-même. Elle est seule dans l'immense entreprise Yumimoto où elle ne reçoit qu'indifférence, humiliation et réprimandes, mais sa vie intérieure foisonnante la rend déjà moins seule. Quand la réalité devient pesante, son jeu favori consiste à se « défenestrer », elle s'imagine survoler les immenses buildings japonais. Ce processus lui permet de recouvrer la liberté et d'échapper à la solitude qu'elle vit en tant que dame pipi. Amélie semble moins souffrir de l'isolement qu'Augusta qui n'a pas l'enthousiasme nécessaire pour réellement chercher l'acceptation de la communauté. Cette différence peut tenir à leur personnalité respective, mais aussi aux conditions de l'exil. Amélie maîtrise le japonais et voue un culte au pays de sa petite enfance. Augusta ne comprend que très peu le chinois et n'a aucun lien affectif avec la Chine. Elle supporte alors beaucoup plus difficilement sa solitude : « Dans ce pays, nous, les étrangers, devenons des illettrés, prisonniers de nos propres pensées. Nous y vivons une vie isolée et individuelle » (SSC 28). Felicia Mihali exprime son sentiment d'isolement de manière directe dans ce passage, mais c'est par le refuge dans la fiction qu'elle traduit le plus sensiblement son besoin d'échapper à une réalité effrayante par son ennui et sa vacuité. Le roman est construit sur deux pôles : l'autobiographie de son expérience d'enseignante d'un côté, la fiction télévisuelle de l'autre. Cette dichotomie est en réalité peu représentative de la complexité structurelle de ce roman qui défie les lois en matière de réalité et de fiction. En effet, l'une se fond en l'autre, des liens s'établissent entre elles et les niveaux de fiction se démultiplient. La richesse narrative du roman

de Mihali comble la pauvreté et la solitude d'une expérience qu'elle a vu s'achever sans beaucoup de regrets...

CONCLUSION

La situation d'entre-deux culturel que vivent Augusta et Amélie est assurément éprouvante. La première a tant de difficultés à habiter la Chine qu'elle se réfugie dans la fiction qui prend une place prépondérante dans son roman. La seconde trouve abri dans l'imagination en « se défenestrant » pour atteindre la liberté qu'elle a perdue dans le travail, et toutes deux choisissent de rentrer dans leur pays. Les conclusions du roman de Felicia Mihali sont édifiantes :

Ce récent chapitre de la vie d'Augusta se clôt sur le constat que les différences des races sont trop grandes pour être annihilées. Les langues partageront toujours les êtres humains en des espèces bien différentes et cela peut rester comme ça, car ce n'est pas un idéal de renoncer à ce qu'on connaît le mieux ». (SSC 324)

Pour elle, quel que soit le pays d'où nous venons, il comporte le gros avantage d'être le nôtre. L'exil, qu'il soit temporaire ou pas, choisi ou non, est toujours une épreuve féconde. Beaucoup d'écrivains n'auraient jamais pris la plume s'ils n'avaient pas quitté leur terre originelle. La position de l'entre-deux permet à l'art de fructifier la richesse du vécu. Axel Maugey, dont le pays natal est la France, désigne sa migration au Québec comme élément déclencheur de son adonnement à la poésie : « Dans ce lieu nouveau, après l'euphorie des débuts, il fallait tout recréer. Alors pour combler certaines absences et panser certaines plaies, le poète – c'est sa magie- a commencé d'utiliser les matériaux de l'imaginaire » (1992 : 86). Cette dimension fantaisiste enrichit les textes interculturels qui se situent dans la perspective entre réalité-fiction. Assurément, *Sweet, Sweet China* et *Stupeur et tremblements* sont deux bijoux pour une analyse sociocritique consistant à appréhender le domaine interculturel, mais du point de vue strictement littéraire, le roman de Mihali est infiniment plus puissant. L'auteur a su entrelacer avec art la réalité et les vertigineux abîmes fictionnels mis en place. Il s'agit d'un roman élaboré avec grand soin qu'on lit et relit avec toujours plus d'enthousiasme, de fascination et de passion. *Stupeur et tremblements* est de composition et de style beaucoup plus simples, on apprécie la sensibilité et l'humour de l'auteur qui sait comment tisser des relations complices avec le lecteur, mais il est vrai que passées les surprises de la première lecture, ne reste plus que la

lassitude à la seconde. Ces deux romans de l'interculturalité auront donné forme et force aux concepts sociaux de la migration, chacun aura insufflé palpitations et émotions à des théories qui se sont vues enrichies d'une consistance nouvelle. L'effet boomerang est avéré, l'analyse des théories sociales de la migration et de l'entre-deux culturel, linguistique et identitaire nous ont parallèlement permis de faire lumière sur des romans-témoignages qui représentent, par l'illustration d'expériences personnelles et particulières, les sentiments d'errance, de flottement et d'instabilité propres au voyageur contemporain.

Ouvrages cités

- ABDALLAH-PRETCELLE, Martine *et al.* « L'interculturel. » *Cross-Cultural Relations and Exile*. Toronto : Éditions Legas, 2005. 11-19.
- BAYARD, Caroline *et al.* *Exil et Fiction*. Montréal : Éditions Humanitas, Collection « Circonstances », 1992.
- BERGSON, Henri. *Le Rire*. France : Presses universitaires de France, « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1950.
- BERTRAND, Pierre. « La fiction comme exil. » *Exil et Fiction*. Bayard Caroline *et al.* (éds). Montréal : Éditions Humanitas, Collection « Circonstances », 1992. 37-59.
- HEBOYAN-DE VRIES, Esther *et al.* « Avant-propos. » *Exil à la frontière des langues*. Arras : Artois Presses Université, Cahiers de l'université d'Artois – N° 19, Collection « Lettres et civilisation étrangères », 2001. 8-9.
- KAGAMI, « Le travail au Japon. » 2 février 2007. En ligne. 6 février 2010. <http://www.trek-japon.com/2007/02/02/28-le-travail-au-japon>
- LOSLIER, Sylvie. *Des Relations interculturelles, Du Roman à la Réalité*. Montréal : Éditions Liber, 1997.
- MAUGEY, Axel. « La conquête du feu. » *Exil et Fiction*. Bayard Caroline *et al.* Montréal : Éditions Humanitas, Collection « Circonstances », 1992. 83-99.
- MIHALI, Felicia. *Sweet, Sweet China*. Montréal : XYZ Éditeurs, 2007.
- NOTHOMB, Amélie. *Stupeur et tremblements*. Malesherbes : Éditions Albin Michel, Collection « Le Livre de poche », 1999.
- STOICIU, Gina. « L'identité, fiction et réalité. » *Exil et Fiction*. Bayard Caroline *et al.* Montréal : Éditions Humanitas, Collection « Circonstances », 1992. 101-35.
- Trésor de la Langue Française informatisé*, CNRS éditions, 2004.